

Le roman d'un théoriste

par Yves Pagès

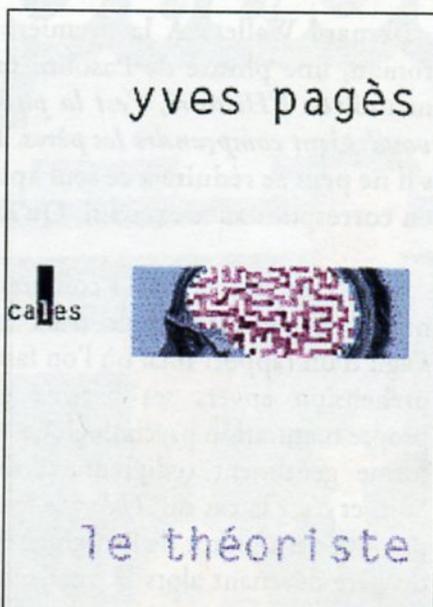
Verticales

Avec *Le Théoriste*, Yves Pagès monte – à la première personne – le cours d'une enfance labyrinthique. Un labyrinthe très particulier, conçu à l'image du dispositif d'expérimentation animale dans lequel le père du narrateur, directeur d'un Institut d'anthologie comparée, aurait placé à dessein son propre fils. « Il aurait », puisque ce dernier, souffrant d'une amnésie partielle, persiste à voir dans chaque coïncidence ou indice troublants d'hyphétiques preuves d'une manipulation précoce. La certitude d'avoir été un cobaye demeure, et au long du livre, son idée. Elle le persécute et le voue à

une réécriture paranoïaque de ses origines, comme si un tel miroir déformant lui permettait enfin de s'inventer une vérité plus vraie que nature.

Ce roman des sciences (trop) humaines accouchera bel et bien d'une souris de laboratoire, morte d'avoir saccagé l'enceinte où se déroulait l'expérience. À moins que cette souris n°98 ne soit une fausse piste supplémentaire...

Puzzle intimiste, damier fantasmagique, échiquier politique, carte aux trésors seventies, jeu de dupe ou de patience? Le lecteur finira par trouver l'issue in extremis, non sans devoir reparcourir à l'envers tout le dédale déjà lu.



ISBN 2-84335-101-4, 256 p., 98 F
EDITIONS VERTICALES / DIFFUSION SEUIL

en librairie le
31 août 2001

À peine étais-je rentré en sixième qu'on semblait avoir amnistié tous les divers de ma vie antérieure, même par enchantement. Je me sentais prêt à tout, mais un peu aussi. J'allais aborder une nouvelle ère, celle des récréations scolaires, de l'argot de pissotière, des messes basses sans dieu, des frotti barbaresques, des crochets subvirils, des télépathies scolaires, de la collectionnisme footbistique, des razzia boulangères, des concours d'évanouissement, des dégradations arbitraires, du jeu tabagique, des rivalités alcomaniaques, des bombes à la Javel, des canulars inter-niques, des incendies volontaires et du mouche-kiki non-entente. Peu m'importait désormais

le confinement réglementé du huis clos familial puisque, de l'autre côté du rideau de fer, existait un monde libre : le petit lycée, comme on le baptisait alors. Ce manichéisme infantile a dû servir de critère distinctif au centre de tri nocturne de mes archives mémorielles. L'emploi de cette métaphore ne tient pas du hasard. Il se trouve que j'ai grandi tout près du Centre de tri postal de la rue des Archives et que j'ai associé de très longue date les allées et venues des camions jaunes, le va-et-vient des sacs en toile de jute débordant de courrier, à l'afflux des informations sensibles dans les zones de classement neuro-cérébral. Indéniablement, ma scolarisation dans le secondaire a fait table rase d'une première décennie

d'existence et mis l'accent, par après, sur mes faits et gestes d'élève émancipé.

Aujourd'hui, je m'aperçois que cette désouvenance progressive portait d'un principe vicié. À force d'immortaliser mes aventures à la grande école et de laisser dans l'oubli le quotidien chez mes géniteurs, j'ai fini par occulter ce qui occupait pourtant la majeure partie de mon temps : l'apprentissage des matières au programme. [...] Tout se passe comme si je n'avais jamais eu cours, sauf de récréation. Une mauvaise foi aussi sélective joue en ma défaveur, maintenant que j'essaie de reconstituer l'ego-puzzle d'avant mon adolescence. Il y a tant de pièces manquantes mêlées à d'autres hors sujet.

EXTRAIT DU ROMAN

le roman d'un théoriste

verticales

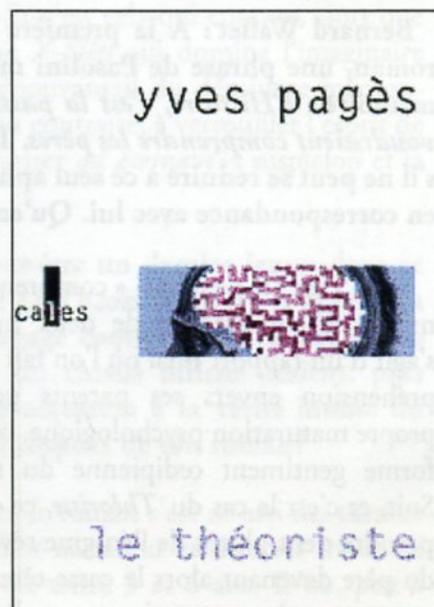
par yves pagès

Avec Le Théoriste, Yves Pagès remonte – à la première personne – le cours d'une enfance labyrinthique. Un labyrinthe très particulier, conçu à l'image du dispositif d'expérimentation animale au sein duquel le père du narrateur, directeur d'un Institut d'éthologie comparée, aurait placé à dessein son propre fils. « Aurait », puisque ce dernier, souffrant d'une amnésie partielle, s'obstine à voir dans chaque coïncidence ou indice troublants d'hypothétiques preuves d'une manipulation précoce. La certitude d'avoir été un cobaye demeure, tout au long du livre, son idée fixe. Elle le persécute et le voue à

une réécriture paranoïaque de ses origines, comme si un tel miroir déformant lui permettait enfin de s'inventer une vérité plus vraie que nature.

Ce roman des sciences (trop) humaines accouchera bel et bien d'une souris de laboratoire, morte d'avoir saccagé l'enceinte où se déroulait l'expérience. À moins que cette souris n°98 ne soit une fausse piste supplémentaire...

Puzzle intimiste, damier fantasmatique, échiquier politique, carte aux trésors seventies, jeu de dupe ou de patience? Le lecteur finira par trouver l'issue in extremis, non sans devoir parcourir à l'envers tout le dédale déjà lu.



ISBN 2-84335-101-4, 256 p., 98 F
ÉDITIONS VERTICALES / DIFFUSION SEUIL

en librairie le
31 août 2001

À peine étais-je rentré en sixième qu'on semblait avoir amnistié tous les faits divers de ma vie antérieure, comme par enchantement. Je me sentais prêt à tout, mais un peu vide aussi. J'allais aborder une nouvelle ère, celle des récréations tribales, de l'argot de pissotière, des messes basses sans dieu, des graffiti barbaresques, des croche-pieds subvirils, des télépathies amicales, de la collectionnisme footballistique, des razzia boulangères, des concours d'évanouissement, des dégradations arbitraires, du *farniente* tabagique, des rivalités décalcomaniques, des bombes à eau de Javel, des canulars interphoniques, des incendies volontaires et du mouche-kiki non-mixte. Peu m'importait désormais

le confinement réglementé du huis clos familial puisque, de l'autre côté du rideau de fer, existait un monde libre : le petit lycée, comme on le baptisait alors. Ce manichéisme infantile a dû servir de critère distinctif au centre de tri nocturne de mes archives mémorielles. L'emploi de cette métaphore ne tient pas du hasard. Il se trouve que j'ai grandi tout près du Centre de tri postal de la rue des Archives et que j'ai associé de très longue date les allées et venues des camions jaunes, le va-et-vient des sacs en toile de jute débordant de courrier, à l'afflux des informations sensibles dans les zones de classement neuro-cérébral. Indéniablement, ma scolarisation dans le secondaire a fait table rase d'une première décennie

d'existence et mis l'accent, par après, sur mes faits et gestes d'élève émancipé.

Aujourd'hui, je m'aperçois que cette désouvenance progressive partait d'un principe vicié. À force d'immortaliser mes aventures à la grande école et de laisser dans l'oubli le quotidien chez mes géniteurs, j'ai fini par occulter ce qui occupait pourtant la majeure partie de mon temps : l'apprentissage des matières au programme. [...] Tout se passe comme si je n'avais jamais eu cours, sauf de récréation. Une mauvaise foi aussi sélective joue en ma défaveur, maintenant que j'essaie de reconstituer l'ego-puzzle d'avant mon adolescence. Il y a tant de pièces manquantes mêlées à d'autres hors sujet.

EXTRAIT DU ROMAN

La dialectique casse-t-elle encore des briques ?

Entretien avec Yves Pagès

Bernard Wallet : À la première lecture de ton roman, une phrase de Pasolini m'est revenue en mémoire : *L'Histoire, c'est la passion des fils qui voudraient comprendre les pères*. Ton livre, même s'il ne peut se réduire à ce seul aphorisme, semble en correspondance avec lui. Qu'en penses-tu ?

Yves Pagès : Le mot « comprendre » peut lui-même se comprendre de deux manières. Soit il s'agit d'un rapport filial où l'on fait preuve de compréhension envers ses parents pour achever sa propre maturation psychologique, ce qui induit une forme gentiment oedipienne du roman familial. Soit, et c'est le cas du *Théoriste*, ce qu'il y a à comprendre tient plutôt de l'énigme réversible, la figure du père devenant alors le casse-tête du fils (et réciproquement), un puzzle ou un *Rubik's cube* communs, bref un échiquier mental, où les deux joueurs (père & fils) se leurrent à part égale pour déchiffrer chez l'autre une vérité impossible. Le lecteur, lui, ayant toujours un coup de retard, va osciller entre deux sensations, pas forcément contradictoires, en prenant les deux candidats en flagrant délit de mensonge, mais, cela n'a aucune importance puisqu'en famille la triche fait intimement partie du jeu.

BW : Dans *Les Mots*, Sartre écrit : *J'étais un enfant, ce monstre que les adultes fabriquent avec leurs regrets*. Ton narrateur est persuadé que son père cherche, en le prenant comme sujet d'expérience, à le fabriquer, à le normaliser...

YP : On a toujours utilisé une grille métaphorique pour analyser les rapports familiaux. En général, on a utilisé des modèles issus du théâtre, entre tragédie antique et vaudeville. Dans les années 70, Deleuze s'est demandé à voix haute : « Et si l'inconscient n'était pas un théâtre, mais une usine qui produit, avec les mêmes machines, des corps, des rêves, des révolutions... » J'ai lu ça au milieu de mon adolescence, et j'ai dû prendre cette hypothèse au pied de la lettre, sans forcément comprendre de quoi il retournait. Mais c'est aussi ça le sujet du livre, comment on grandit en prenant tout au premier degré, avec une

naïveté radicale qui aide à vivre. Comment on peut construire un monde à partir d'un lapsus. Dans ce roman, j'ai suivi une piste imaginaire du même type. Un gosse de douze ans se convainc que son père, chercheur au CNRS, l'adopte comme cobaye pour son Institut d'éthologie animale. Il y a fort à parier que ce petit narrateur se trompe au bout du compte. Il n'a pas été un simple primate (ou une souris de laboratoire) placé dans un dispositif expérimental, mais l'idée de cette machination, en l'obsédant, lui permet de déjouer d'autres pièges de la vie familiale. C'est un délire lié à des lectures trompeuses, mais c'est aussi un garde-fou qui va lui permettre de déjouer l'objectivité scientifique qui gouverne sa vie domestique, de contourner les normes de son quotidien et d'inventer sa liberté. C'est cette fausse interprétation de départ qui va l'aider à littéralement sortir de la tête de son père et de ses cercles vicieux théoriques.

BW : Le vrai adapté social aujourd'hui c'est celui qui accepte de jouer le rôle de cobaye de laboratoire. Être observé est une position enviée, un acte de civisme pour optimiser, par l'élevage et le contrôle, la rentabilité du parc humain.

YP : Bien sûr, ce n'est pas un hasard si le roman entier tourne autour de la figure du cobaye de laboratoire. Je crois qu'elle est la posture existentielle de notre époque, qu'elle est l'exacte synthèse du producteur et du consommateur modernes, ce qui fait le lien entre les deux : le sondé perpétuel et le précaire, voire en sursis. On est tous en observation (ou à l'essai ou dans un protocole compassionnel) et cela plus qu'à plein temps : pendant l'entretien d'embauche, devant sa télé, au centre commercial ou sur sa feuille d'ordonnance, etc. Dans *Le Théoriste*, j'ai essayé de transposer cette nouvelle figure de la condition humaine dans son cadre d'origine, la famille. Et si la famille – qui peut être à la fois une caserne, une usine, une école, une ANPE – était le lieu privilégié d'un conditionnement de type expérimental ? Ici, comme le père est une sorte de Professeur Cosinus de la fin du XX^{ème} siècle (un psycho-socio-ethno-zoologue), l'hypothèse est assez crédible. Mais, étant donnée la vulgarisation insidieuse des concepts des sciences bio-humaines dans tous les domaines de l'existence (du projet pédagogique dès la crèche au *management* en passant par l'assujettissement diététique, ergothérapeutique et neuroleptique), la situation critique qui prévaut dans ce roman me semble valoir à l'échelle de toute la société. Nous sommes en train d'accéder au stade ultime de la servitude, celui de la servitude volontaire,

mutuelle, automédiquée. Et, sans avoir voulu écrire un pamphlet satirique, je m'aperçois après coup que les souris de laboratoire qui pullulent dans *Le Théoriste* résonnent plus que jamais avec notre destin d'aspirants-à-la-liberté-surveillée qui tend à englober l'entière espèce humaine.

BW: Tu joues tout au long du livre avec l'image d'un labyrinthe, réel ou métaphorique, pour illustrer l'itinéraire dédaléen de ton narrateur en quête de ce qu'il imagine être la réalité de son enfance...

YP: La figure du labyrinthe, c'est ce qui permet, dans le livre, de faire le lien entre la carte de la spéculation immobilière à Paris, le dédale de l'appartement familial, l'enceinte d'observation où trottaient les souris de laboratoire, mais aussi, les circonvolutions théoriques de la matière grise du père. Partout, il y a des labyrinthes, qui sont comme des formes ludiques de l'enfermement. Des prisons à visage humain. Et ce n'est qu'à la fin du roman que le narrateur, saisissant qu'il s'est enfermé lui-même dans le dédale de ses propres obsessions, paraît trouver un semblant de sortie, un apaisement intérieur qui abolit le regard qu'il sentait peser sur lui.

BW: En fait, ton narrateur ne se livre-t-il pas, dans un face à face paranoïaque avec son père, à une manipulation expérimentale au sens scientifique du terme?

YP: *Le Théoriste* est l'œuvre d'un pervers précoce – c'est presque un pléonasme – qui procède par surinterprétation abusive permanente. Ce faisant, il s'induit en erreur et entraîne le lecteur dans un réseau d'approximations, de lapsus, de contrevérités partielles, de confusions des temps, etc. Lui qu'au début du livre on prend, pour la victime d'une manipulation familiale de grande envergure s'avère un manipulateur hors pair. Il réécrit son histoire à l'envers et inverse à bien des égards les rôles, puisqu'il pourrait bien être le père de ce père qui va finir par retomber en enfance. Sans apprécier sa peinture, j'aime bien l'expression de Dali: « paranoïaque-critique ». Ce que j'ai voulu créer à la lecture, c'est une ambivalence permanente. Est-ce que le narrateur est une victime monstrueuse ou un monstre d'imagination? Les deux, et c'est à mes yeux indéfinissable. Sauf que j'ai choisi de ne pas achever le livre en queue de poisson. Au final, le complexe de persécution est totalement mis à bas.

Est-ce que le narrateur est une victime monstrueuse ou un monstre d'imagination?

La paranoïa n'a pas le dernier mot, comme dans la plupart des films et des jeux vidéo actuels. Non, il n'y a pas de main invisible qui manipule tout, ni de génie du mal qui aurait fait muter cet enfant en laboratoire. Par contre, une fois cette prétendue conjuration démystifiée, rien de ce qui s'est échafaudé jusque-là dans la tête du gosse affabulateur n'est pour autant aboli ou déjugé. En petit terroriste verbal, le fils a mené à bien une véritable lutte d'émancipation. Et c'est cela qui compte, alors que dans le syndrome *X-Files* qui domine l'imaginaire d'aujourd'hui, l'épouvantail du démiurge manipulateur sert, bien au contraire, à verrouiller l'esprit de révolte et à solidariser *ad aeternam* la suspicion et la résignation.

BW: Il est peut-être un dernier leurre dans ce labyrinthe qu'est *Le Théoriste*. Et si l'épopée de la naissance du langage comme l'éveil à une forme esthétique hors du cursus officiel étaient, plus encore que cette accession à la vérité intime du narrateur, le vrai suspens de ton roman?

YP: En chemin, le roman s'est nourri des carnets scolaires de l'enfant-narrateur et d'autres traces de ses prises de parole entre 3 et 6 ans. D'où, peu à peu, une véritable reconstitution en trompe-l'œil de la naissance du langage à l'oral et à l'écrit. Ce retour aux sources des premiers balbutiements, des premiers abécédaires, des premières sensations esthétiques s'est d'ailleurs mis à constituer la structure profonde du livre. Et je m'aperçois maintenant que cet enfant, bien que né dans un milieu très cultivé, l'acte fondateur de sa maturation intellectuelle, c'est le vol au sens de la « reprise individuelle ». Il chaparde des disques, force des armoires, subtilise des livres et des documents, détourne les phrases des autres. Comme s'il lui fallait passer par cette réappropriation clandestine pour échapper à la routine scolaire et aux normes familiales ou officielles. De même, son sens poétique découle-t-il plutôt des graffiti lus sur les murs que des manuels de littérature. C'est sa façon archi puérile de se repérer dans le labyrinthe de la culture. Il faut bien avoir goûté les choses par soi-même et recracher la plupart des valeurs établies avant d'avoir du goût, bon ou mauvais. Sur ce point, en tout cas, je me sens proche du narrateur du *Théoriste*. D'ailleurs, ouvrir un livre, n'importe lequel, c'est toujours rentrer par effraction dans la tête d'autrui.

JUIN 2001

PROPOS RECUEILLIS PAR BERNARD WALLET

SUPPLÉMENT RENTRÉE LITTÉRAIRE extraits de 15 des meilleurs romans en avant-première avec France Culture

Brigitte Fontaine, reine de *Kékéland* L'après-Gênes, par Tony Negri N.E.R.D. le beat qui tue

les **Inrockuptibles**

EBDO MUSIQUE, CINÉMA, LIVRES, ETC.

21 AU 27 AOÛT 2001 - N° 301

spécial
**RENTRÉE
LITTÉRAIRE
2001**



les meilleurs auteurs
se retrouvent sur
les bancs de la rentrée

grande classe

les romans à lire, les auteurs à suivre

numéro spécial, 20 F

M 1154 - 301 S - 20,00 F



Inrocks.com
le guide culturel

Yves Pagès

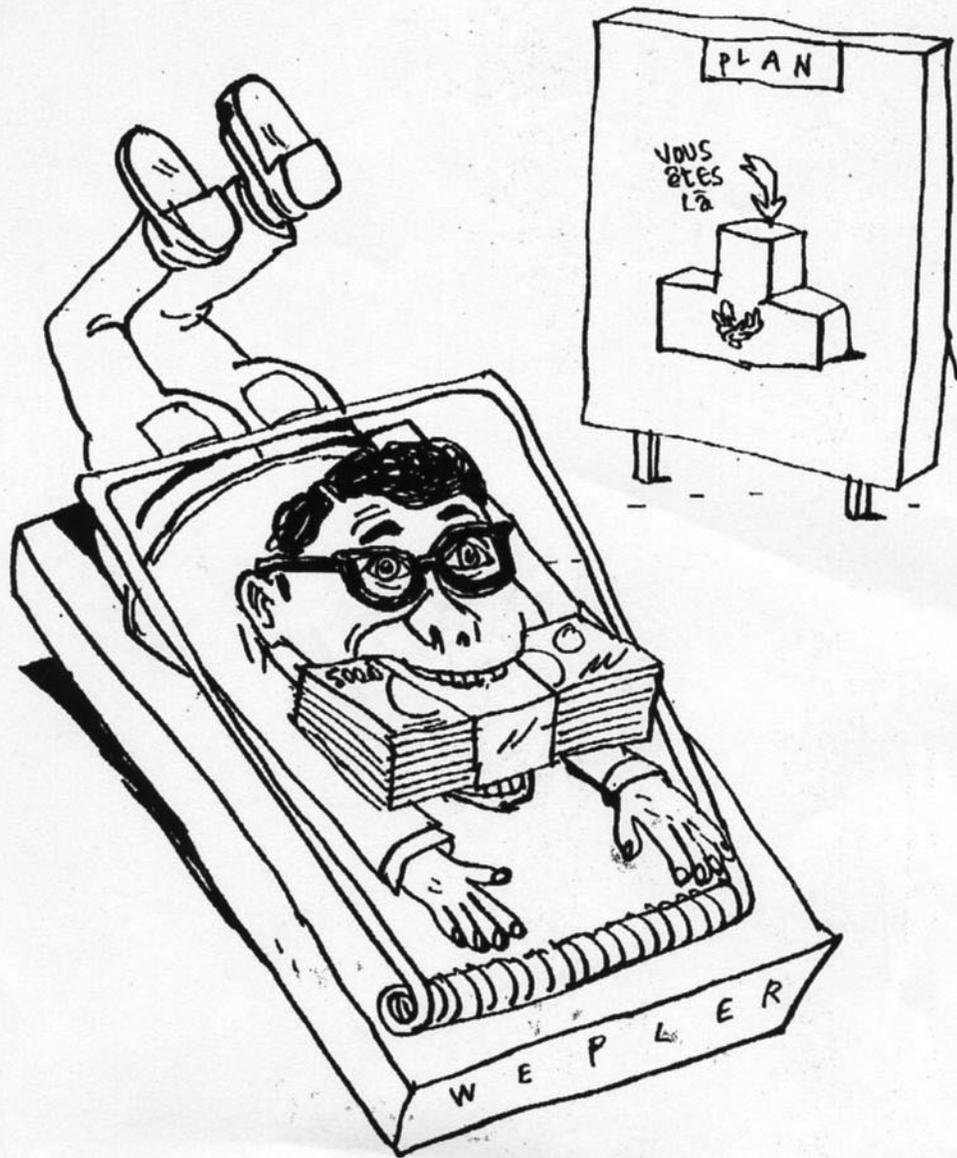
La génération Memorex, la nôtre, celle qui a grandi au rythme du développement et de la diffusion des moyens de reproduction, est profondément affectée par la capacité nouvelle de stocker la mémoire. Pour le meilleur (Nick Hornby) ou le pire (Arthur et ses *Enfants de la télé*). Le cinquième roman d'Yves Pagès, *Le Théoriste*, se range sans hésitation du côté du meilleur. Mais loin de n'être que le symptôme de cette affection devenue banale, ce livre très seventies prend la forme d'une subtile exploration des méandres de ce labyrinthe qu'est la mémoire. Sans doute plus autobiographique que les précédents romans de Pagès, il ne cède en rien à la vogue de l'autofiction et préfère les fictions "miragénées" d'un narrateur légèrement paranoïaque. On y retrouve cette rare qualité qu'a Pagès de mêler idées et littérature. La rencontre s'opère cette fois au cœur même du sujet, en plein langage. *Le Théoriste* est un roman de l'inscription – inscription des lettres sur la page et des mots dans un lexique, inscription du fils au sein d'une lignée ou d'un individu dans l'espace. L'espace restreint d'un appartement du Marais ou plus large d'une ville – ce Paris du trou des Halles et de la spéculation immobilière dont ce livre est le très beau roman. On y retrouve aussi l'humour partout, les références politiques (bien) choisies et le rapport intime à l'Histoire – fût-elle d'un temps presque présent –, ingrédients en l'absence desquels nous serions légitimement en droit de douter de l'authenticité de la signature.

Sylvain Bourmeau

Le Théoriste (Verticales).



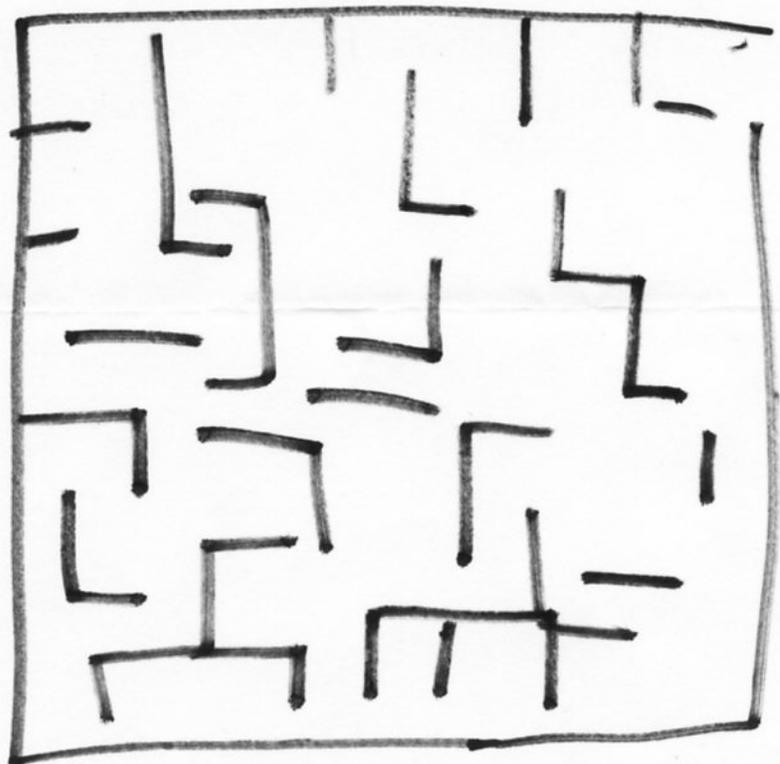
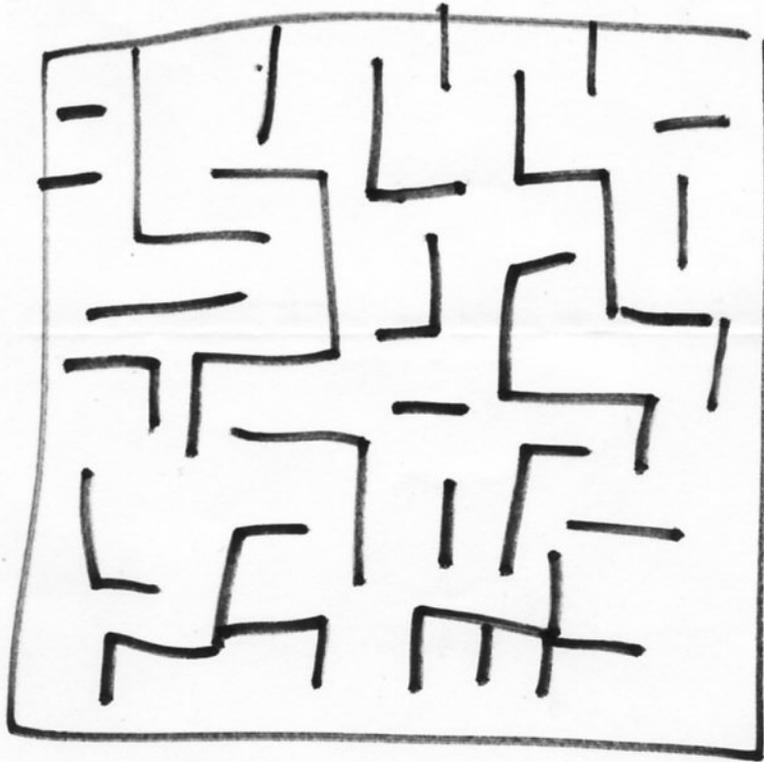
© Philippe Barata



BRavo . Belle PRiSE, YVES Pagès .

LE JEU DE L'ÉTÉ.

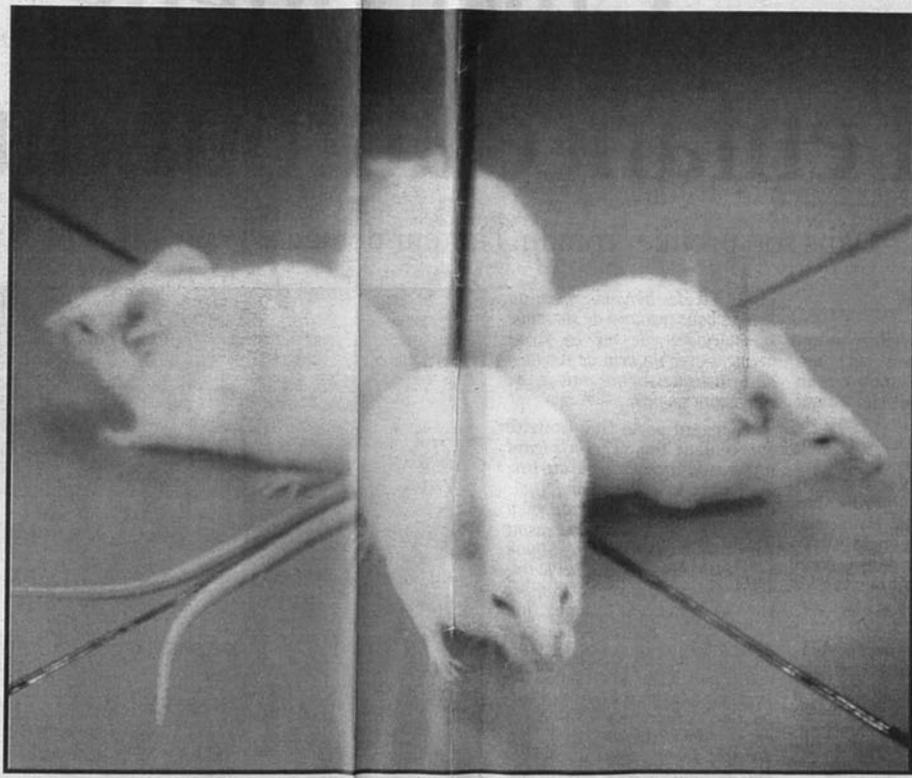
En recevant son labyrinthe,
notre amie Souris a commis 38
erreurs volontaires - A toi de le
déconvaincre.



Et merci pour le boudin
gratifié le Noël

L'enfance est une expérience

Dans « Le théoriste », Yves Pagès ne parle pas que de souris de laboratoire



Quand on s'occupe d'étudier le comportement des souris dans un laboratoire, ne peut-on observer de la même manière le comportement de son fils ? L'hypothèse est ouverte... Photo Sygma-Kipa.

PIERRE MAURY

Au point de départ, en guise de matrice, il y a une liste de mots, retrouvée au dos d'une carte postale envoyée par la mère du narrateur à son mari, directeur de l'Institut d'éthologie comparée. On peut supposer, mais peut-être est-on déjà contaminé par les pages qui suivent, qu'il s'agit du lexique d'un enfant puisqu'une sonorité approximative renvoie à un vocabulaire plus classique. Le narrateur n'a que dix ans quand il découvre cette carte, il devait tourner en rond dans l'appartement, avec derrière lui une guirlande de trombones (il a un curieux goût de la collection), et ne s'étonnait que de trouver, parfois, un objet non étiqueté. Par exemple, une boîte de boules Quiès utilisées. Alors que, dans un grand souci de précision scientifique, son père étiquetait tout chez lui, comme dans un laboratoire.

« Le théoriste » est l'histoire d'une enfance dont la signification se cherche parmi des indices épars. La liste de mots n'est que le premier d'une longue série, appartenant à un puzzle complexe dont chaque pièce paraît s'intégrer à une image claire. Peut-être cependant pourrait-on placer les pièces autrement, et obtenir une autre image. Mais, revenant sur ses jeunes années, le personnage qui se raconte a adopté un point de vue, et nous l'impose avec une conviction qui emporte l'adhésion.

Plutôt que d'un puzzle, c'est d'ailleurs d'un labyrinthe qu'il faudrait parler. Et même de deux labyrinthes conçus sur le même modèle : d'une part, celui de l'appartement des parents, d'autre part, celui installé à l'Institut d'éthologie comparée, où sont lâchées des souris dont les réactions sont soigneusement observées pour faire l'objet de savantes études.

Le narrateur participe à l'expérience, chronométrant les parcours en compagnie d'Isabelle, appelée « l'expérimentatrice » dans une note du père découverte plus tard — autre pièce du puzzle dans le labyrinthe : *Après l'isolement du jeune sujet, hors le périmètre d'emprise de ses géniteurs, l'expérimentatrice deviendra l'objet d'un transfert affectif manifeste. Pour réussir le conditionnement, elle devra répondre à ses demandes alimentaires ou ludiques,*

s'adapter mimétiquement à ses rites posturaux, mais se refuser au baiser (facial ou rectal) du cobaye et s'éclipser par précaution avant que n'apparaissent les signes annonciateurs d'un assaut sexuel.

D'un labyrinthe à l'autre, il faut bien tenter l'échappée

Il n'est pas possible de le cacher plus longtemps : le « jeune sujet », c'est-à-dire le narrateur, était bien un « cobaye » aux yeux de son père — du moins dans la vision qu'il donne de son enfance.

D'un labyrinthe à l'autre, il faut bien tenter l'échappée. Dans le contexte des an-

nées septante, dans une agitation post-soixante-huitarde, voici des disques volés par amour de la musique du temps, une manifestation féministe qui débouche sur le saccage d'un sex-shop, le trou des Halles (avec le tournage de « Touche pas à la femme blanche ») et l'expulsion des habitants...

Mais la grille d'interprétation est puissante, toute réalité peut s'y inscrire. N'oublions pas le titre du roman : « Le théoriste ». Resterait à déterminer qui, du père ou du fils, est le plus « théoriste » des deux. Le premier en est trop évidemment le modèle parfait pour qu'on ne se pose pas des questions sur le second. N'est-ce pas lui, en fait, qui s'imagine des rapports précis entre chaque événement, de manière à se donner un semblant d'explica-

tion, à justifier selon une vision rationnelle tout ce qui lui est arrivé autrefois ?

La clef du roman, encore faudrait-il savoir quelle serrure elle ouvre, réside peut-être dans la souris n° 98. Sa mort inattendue au cours de l'expérience ressemble plus à un suicide (une souris peut-elle se suicider ? et pourquoi ?) qu'à un accident, et est susceptible de remettre en cause toutes les certitudes tirées avec discernement du comportement des 99 autres souris.

Restent donc, au terme de ce très beau livre où la douleur s'avance masquée sous le visage de la science, beaucoup plus de questions que de réponses. ●

Yves Pagès, « Le théoriste ». Verticales, 255 pp., 666 F.

Yves Pagès

le théoriste

ERIC AMOUROUX



Yves Pagès (Ph. L. Pâris)

Editions Verticales

■ Yves Pagès est un auteur pour le moins déconcertant. Après s'être attelé à l'herméneutique de la prose de Céline, il récidive avec deux récits dont les trames disjointes n'en manifestent pas moins une même fascination pour les atermoiements de l'identité. Peut-on rêver plus différents que ces « je » confus à la recherche d'un éternel dépositaire qui s'expriment dans *Prières d'exhumer*, au regard de l'unicité de l'ego qui se manifeste dans *Le Théoriste* avec un luxe de références généalogiques ? Dans le contraste de cette différence, on discerne pourtant la même volonté permutative des différentes identités en présence.

Identité du narrateur et du récit, qui est tout entier constitué par les je(ux) de langage. Le langage est en effet en(je)u(l) dans *Le Théoriste*, ses procédés d'acquisition finissent par prendre le pas sur les modes d'affirmation du moi, protagoniste central dont le malaise est accru par cette dépossession.

Prières d'exhumer nous livrait à la quête désordonnée d'une identité diffractée en autant de parties que son récit comptait de protagonistes. La prolifération des points de vue s'y imposait au lecteur invité à démêler l'embrouillamini des singularités recomposées, sous peine de se perdre dans le miroitement des âmes complaisamment étalées.

Le Théoriste renoue avec une forme de narra-

tion centrée sur une figure singulière, celle d'un narrateur en quête de ses origines. Une dédicace iconoclaste aiguïsera l'appétit du lecteur amateur de rébus lacaniens ou de jeux de mots duchampiens. « *À mon insu* », formule laconique placée au fronton de cet opusculé, donne le ton et sert d'invitation à la découverte d'une bien curieuse introspection biographique. L'abolition du langage ou sa redécouverte par delà l'échancrure de l'orthographe vécue comme loi du père, trop normative, permet de bien curieux détours historiographiques. Un lexique ânonné et retranscrit selon sa pure et simple prononciation sert de trame à cette aventure vécue à travers les méandres d'une mémoire de l'enfance d'où n'est pas exempte tout ressentiment. Mais cette passion négative, adjointe au doute sur la nature réelle du désir qui a conduit à sa conception, aura dans ce cas des vertus proprement maïeutiques. Du registre amour-haine pour ses géniteurs, l'auteur propose différentes versions où l'empathie finit par l'emporter.

En quête d'identité

À travers la peinture d'un milieu soixante-huitard, la figure du « père-pair » n'échappe pas à l'écueil d'incompréhension où le plonge une volonté de savoir systématique qui laisse peu d'oxygène à l'enfant. Où un éthologue de père, s'essaye à une glossolalie universelle et à la définition quasi totale du réel : sa connaissance approfondie du psychisme humain et sa tolérance acquise à force d'expérimentation sur le vivant ne lui permettra pas d'éviter le meurtre symbolique perpétré par sa progéniture. Peu de place et beaucoup d'ombre pour un fils destiné à s'affranchir des limites d'une syntaxe trop restrictive. Narrateur à part entière d'un langage qui le parle plus qu'il ne parle lui-même.

Le Théoriste pourrait s'envisager comme un roman initiatique, traversé par la quête des origines et par la question de l'acquisition du langage, ces deux problèmes restant insolubles : « *Je t'ai traqué partout jusqu'aux limites de l'absurde. Je me sens délivré du poids mort des conjurations et de leur liberté surveillée. Surtout, ne te sens pas visé. Il n'y a plus personne au cœur de la cible, juste une série de cercles concentriques qui, en s'écartant d'anciennes idées fixes, m'éloignent aussi de toi* ».

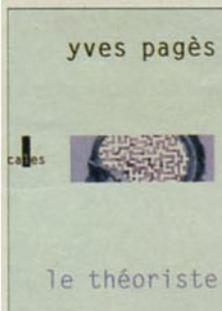
Les intentions du père conduisent bientôt à la méprise du fils qui conclut, à son corps défendant, le pré-texte à l'expérimentation scientifique qu'il s'imagine être, par les symptômes de l'aphasie et du naevus, avant la mise en œuvre d'une maîtrise compulsive d'un lexique pléthorique qui redouble l'effort du père.

Le syllogisme du père est d'abord conclu dans la chair du fils, par l'aphasie qui se déclare, conclusion d'un truisme irréfutable, redoublant le trop plein d'un discours systématique par un silence totalitaire : « *L'enfant est peu à peu rentré dans une période d'aphasie volontaire. Refusant de me parler, il a consenti à nommer ses points de douleur à sa mamie, avant de décréter abruptement : "Veux pas guérir !"* ». Mais le syllogisme trouve une formulation plus profonde avec la marque du naevus sur sa peau : « *Ce lambeau de tenue léopard qui s'était développé à mon insu, – à moins que cet "insu" ne résume un état plus général –, et que je baptisai, faute de mieux : ma peste brune, (...) une éclaboussure caca d'oiseau recouvrirait presque entièrement mon omoplate gauche, et cela de façon indélébile.* »

À l'amour-détestation succède une forme de compréhension, où le fils découvre la nature de son interprétation abusive des investigations d'un père : « *Je préfère ne citer que les extraits démontant de façon flagrante les rouages de ma mauvaise foi.* » À l'aphasie succède la glossolalie qui fait la qualité de la narration. De la reconnaissance des limites de la paternité naît la réconciliation douce-amère, préfiguration d'une mort qui scellera le dialogue ininterrompu : « *Je t'ai traqué partout jusqu'aux limites de l'absurde. Je me sens délivré du poids mort des conjurations et de leur liberté surveillée. Surtout, ne te sens pas visé. Il n'y a plus personne au cœur de la cible, juste une série de cercles concentriques qui, s'écartant d'anciennes idées fixes, m'éloignent aussi de toi.* » Ce roman, dont les clés sont diffractées aux quatre coins de la narration, est une forme de jeu de mots prolongé, – (les jeux de mots [courts] en disent long chez notre auteur et l'usage contrasté de la paronomase [théoriste, pour terroriste] n'est que le prétexte à d'apparentes contradictions qui finissent par se réconcilier au fur et à mesure du récit) –, où l'identité s'essaie à affleurer, au gré de l'apprentissage de différentes formes de langages. L'auteur offre à notre sagacité, un jeu de perles linguistiques à mi-chemin entre Georges Perec et Julio Cortazar. ■

FOI D'HÉLÈNA !

Et si l'univers tout entier n'était, en réalité, qu'un vaste dispositif chargé de m'étudier ? Si j'étais observé dans la moindre de mes activités à travers un miroir sans tain ? Ces questions, le « je » de ce roman, « Le Théoriste », ne se les pose même plus. Car il en est absolument certain. Il est un cobaye. Conçu, enfanté et élevé par un couple de scientifiques, il est depuis sa naissance, dans les années 60, leur sujet d'études, au même titre que les petites souris de leur laboratoire. La preuve ? En fouillant dans les archives de ses parents, le héros de cette histoire naturelle met au jour une liste dactylographiée de ses premiers vocables avec leur signification. Un véritable glossaire, comme pour l'un des dialectes africains



étudiés par son père. Dès lors, les preuves ne font que se multiplier. Chacun des faits et gestes

de l'enfant, puis du jeune homme, est noté et analysé... Le moins qu'on puisse dire est qu'Yves Pagès sait jouer sur les mots ! Il nous offre ici un délicieux extrait de son talent qui consiste à présenter des fragments de réalité sous un jour qui lui est très, très personnel. Sa revisite des événements historiques et politiques, depuis les années 60 jusqu'à aujourd'hui, enchante l'intelligence et provoque le sourire... Avec Yves Pagès, c'est la paranoïa qui est hissée au rang des beaux-arts.

Hélène Villovitch

Le Temps (Suisse)
8-9 décembre 2001

R o m a n f r a n ç a i s

HISTOIRE DE SOI

Yves Pagès construit une superbe machine paranoïaque sur les bribes de mémoire d'un enfant amnésique

YVES PAGÈS
Le Théoriste
Verticales, 256 p.

Ce récit, qui vient d'être couronné par le Prix Wepler, se construit sur les ruines d'une amnésie. Vers 12 ans, le narrateur s'est aperçu qu'il n'avait pas de mémoire. Cette découverte l'a laissé «prêt à tout, mais un peu vide aussi». Une vingtaine d'années plus tard, il démonte la machine paranoïaque qu'il avait construite, persuadé d'avoir servi de cobaye à un père éthologue. Quelques fouilles archéologiques dans le capharnaüm familial ont précisé ses soupçons. Ainsi, il découvre des relevés systématiques de ses bredouillis de bébé, recensés par des géniteurs passionnés de linguistique.

Tout le récit va tourner comme une souris dans le laboratoire paternel autour de ce fantasme d'instrumentalisation. Les rongeurs ne sont que la figure d'un dédale plus vaste dans lequel nous avançons tous à l'aveugle, jouets de forces éco-

nomiques et sociales qui nous échappent largement.

Les deux parents accordent au langage une attention maniaque fort utile dans leurs occupations respectives. La mère est la célèbre claviste du quotidien *Libération*, qui insérait son avis sur les textes qu'elle saisissait dans les années 70. Le père est un savant fou, qui doit avoir avec le narrateur certaines affinités et coïncidences biographiques. L'enfant, lui, pris en tenaille entre ses scientifiques de parents, réussit à leur échapper en s'emparant à son tour de leur univers. Par effraction, il viole leurs secrets, les rangeants maniaques de leurs différentes bibliothèques, le tiroir de la table de nuit où gisent d'étranges larves roses, pareilles à des souriceaux avortés, «génération spontanée d'idées fixes», qui se révéleront de simples boules Quiès modelées à l'oreille paternelle. Dans cet appartement tout en méandres et en cachettes, des réserves de vivres si-

gnalent la peur pathologique de manquer que le père traîne depuis la guerre. A partir de ces éléments, l'enfant «miragine» toutes sortes de constructions fantasmatiques.

Les carnets de ces deux savants, leur journal de Mai 68, le sérieux académique dont ils font preuve dans les situations les plus bouffonnes offrent matière à des développements très drôles au sein d'un récit déroutant. Après la mort d'un petit frère de quelques mois, on tente de consoler l'enfant avec un animal transitionnel encombrant, un bébé

Le narrateur découvre des relevés systématiques de ses bredouillis de bébé

gorille. Cet essai de fraternité finira mal. Dans les dernières pages, le narrateur redécouvre ces expériences en fouillant dans les archives familiales, alors que, adulte à son tour, il passe quelque temps auprès d'un père retombé en enfance. Ainsi se boucle le parcours du labyrinthe où l'auteur nous a menés perdre dans les passionnants méandres de la parole.

Isabelle Rüf

Une enfance à tiroirs

Entre fantasmagorie et pièces à conviction, Yves Pagès mène une bien étrange enquête familiale

LE THÉORISTE

d'Yves Pagès.
Verticales, 240 p., 13,72 € (90 F).

La quête intime de tout individu qui sonde le mystère de ses origines et les non-dits de son éducation après la mort de ses parents est un thème classique de la littérature. Oscillant sans cesse entre fantasmagorie et pièces à conviction, déroulant son fil d'Ariane entre l'enquête ludique et le délire chimérique, Yves Pagès renouvelle le genre avec autant d'humour cocasse que d'affection masquée par

la dérision. Le récit de cette enfance à tiroirs se situe d'ailleurs sur plusieurs registres, familial et scolaire, prénatal et adolescent, comportemental et linguistique, pathologique et sociologique... Dossier-puzzle mijoté en mille-feuille dans lequel le lecteur se trouve contaminé par la paranoïa du narrateur.

Le roman (rappelons que c'en est un, même s'il repose sur des vérités privées) s'appuie sur une habitude maniaque de ses géniteurs (tout collectionner, classer, étiqueter, garder chaque objet ou document en relique) pour entretenir son idée fixe : il est persuadé d'avoir été un sujet d'étude scientifique pour son père, directeur d'un institut d'éthologie comparée au CNRS. L'enjeu de la résolution de l'énigme sur laquelle il s'acharne de manière obsessionnelle est de le faire sortir d'un labyrinthe psychologique traumatisant, afin qu'il cesse d'être un sujet d'expérimentation.

Un père à ce point atteint de fièvre muséologique qu'il aligne (selon une esthétique et une place immuables)

bocaux de formol, herbier de pelures d'orange, queue leu leu d'allumettes usagées, restes de savon, etc. Une mère si experte dans le recyclage des emballages usagés (pots de yaourt, bouteilles d'Evian, cartons, barquettes, cageots, etc.) qu'elle utilise la technique des poupées russes pour ne pas « céder aux tentations consuméristes du gâchis » et recase ces récipients dans « d'autres cases elles-mêmes quasi pleines de petits riens emboîtés les uns dans les autres jusqu'à mettre tous les possibles d'une vie de famille en abîme ». Etonnez-vous que le fils ait punaisé le long des moulures du plafond de sa chambre une frise de quelque 2 633 trombones, guirlande érigée comme l'« alter ego métallique » d'un gamin qui se proclame pathologiquement dépourvu de mémoire, plus habile à associer ces maillons de fil de fer à la solidarité géométrique qu'à enchaîner des tranches de vie dont il n'a plus le moindre souvenir.

DÉLIRANTES RÉMINISCENCES

C'est en fouillant dans le tiroir de la table de nuit de son père que le fiston va transformer son abîme cérébral en serpent de réminiscences délirantes. Dans une boîte cylindrique, une dizaine de larves roses alignées en rangs d'oignons. Ces « lombrics de paraffine » ne sont qu'une réserve de boules Quiès, mais ici l'imagination est choyée comme la folle du logis. Elle galope, de pulsion du secret en soupçon du complot. Les parents ne se réunissent-ils pas en conciliabule avant chaque repas afin de « fixer l'ordre du jour des thèmes à aborder en ma présence » ? S'ils conversent parfois entre eux en langues étrangères, « cachotteries bilingues » impossibles à décoder pour un môme, n'est-ce pas parce qu'il y a « des choses à me dissimuler » ?

Le fils du « théoriste » déniche d'autres preuves, des dossiers sur les charabias infantiles qu'il égrena tout au long de ses jeunes années, jusqu'en 68 (de « Y'a plus », « Maman dodo avec Lou », « Raconte bichemouton » à « CNRS SS ») ; il s'aperçoit que le labyrinthe à pièges dans lequel son père chronomètre dans son laboratoire le trajet de souris lâchées à jeun est la réplique exacte (des coudes du couloir d'entrée à la chambre noire) de l'appartement de 110 mètres carrés où la famille a élu domicile selon la loi de 1948 ; un pelage congénital découvert sur son omoplate gauche et qui lui donne une peau de loup-garou accroît son angoisse kafkaïenne ; des notes manuscrites comparant ses réactions à l'imminente arrivée d'un petit frère et le rejet d'un bébé gorille par sa génitrice au zoo de Vincennes achèvent d'attiser sa rancune et son désir de libération.

L'éthologie comparée est-elle « une façon de loucher sur les deux à la fois, hommes et bêtes, jusqu'aux zones les plus troubles de l'indifférenciation » ? Pagès fait évidemment mine de se demander si cette science-là est humaine, comme il entreprend au bout d'un moment de se leurrer lui-même « plutôt que de finir dupe-à-papa ». Parsemé d'épisodes drolatiques ancrés dans les années 1970 cette épopée qui aurait ravi Henri Laborit (fiasco de l'expédition avec une thésarde hostile à la vivisection qui lâche les cobayes dans un fourré du parc Montsouris, casse dans un sex-shop, délocalisation des habitants du quartier des Halles), *Le Théoriste* se lit aussi comme une fiction feuilletonesque sur l'acquisition du langage.

Car (c'est en cela que la réussite d'Yves Pagès est totale, grâce à son maniement des mots) il s'agit ici d'un apprentissage de la communication,

d'une initiation au vocabulaire, d'apprendre l'art de torsader « chaque mot pour l'agrafer au suivant », comme pour la guirlande de trombones glanés ici et là. Tout ramène le narrateur à cette initiation grâce à laquelle il n'est pas un mammifère comme les autres : les blablas amoureux de ses parents transcrits en termes cryptés sur une carte postale, les patois parlés chez lui, les morphèmes du premier âge, ses babillages linguistiques, son sabir d'enfant « avec un Zeste de Z sur le bout de la langue », les lignes d'écriture sur un cahier de punitions exhumé d'une malle, l'espéranto dont son père fut l'un des militants et son émerveillement face aux dialectes africains, le lexique primitif de l'école (argot de pissotière, messes basses sans dieu, graffiti barbaresques), la licencieuse bibliothèque clandestine des adultes, la très peu poétique recension des termes génitaux lors du cours d'éducation sexuelle, la verdeur des slogans d'une manif du MLF, la richesse du vocabulaire médical d'un père hypocondriaque (« docteur es lui-même »).

Clin d'œil à quiconque (tout le monde) s'aviserait de démêler le vrai du faux dans ce fatras de révélations familiales : un cahier de devoirs, du cours préparatoire, avec M^{re} Marthe D., institutrice, sur lequel est inscrite, en date du mardi 24 septembre 1970, cette ligne d'écriture à l'allure de blague phonétique : « la tu mora pas moa ». D'où me venait ce réflexe de défiance prémonitoire ? s'interroge l'auteur. « Trace précoce d'un sentiment de persécution. D'emblée, ce moa là venait de s'inventer un pseudo au détour d'une faute d'orthographe. »

J.-L. D.

★ Signalons la parution en poche de *Petites Natures mortes au travail* (Seuil, « Points » n° P902).